

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 4 (1901)
Heft: 188

Artikel: Mémoires
Autor: Verdat, Claude-Joseph
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-285494>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 29^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

29^{me} année LE PAYS

MÉMOIRES

DE

Claude-Joseph VERDAT, sculpteur

BOURGEOIS DE DELÉMONT

La première chose qu'on a faite, c'est d'arracher le carcan. C'est le chirurgien Marcel Methée, même est-il du Conseil, qui a fait ce coup. La même matinée, on a mis aussi bas la potence qui était placée sur cette petite hauteur, à gauche du grand chemin qu'on trouve en allant à Soyhières, lorsqu'on est au-delà du pont de la Maltière et qu'on retourne vers le Vorbourg. Le chemin fait là comme un demi-cercle.

Ceux qui y étaient pour cette expédition étaient masqués. (*) C'étaient une des filles de la *Tour Rouge* et un des Miserez qui étaient parrain et marraine de l'arbre de la liberté. Il est presque aussi haut que le clocher qui est sur la maison de ville (**) C'est un des plus beaux jeunes sapins qu'on ait pu trouver. C'est Miserez, le conseiller, qui est allé avec le forestier pour le marquer. Le bonnet de la liberté tout en haut, c'est un bonnet rouge que la marraine a fait. Ceux qui l'ont planté ont bu et mangé tout le reste de la journée et toute la nuit suivante, à la maison de ville, aux dépens de qui ? Je n'en sais rien. Quand arriva le soir, ces gens-là firent des promenades par la ville, en criant, hurlant

(*) Les canonniers français s'étaient habillés en femme pour reverser la potence.

(**) Il avait 65 pieds de haut, Mémoires de Moréau.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 87

LES

Cantiques d'Yvan

PAR

M. DU CAMFRANC

Il avait joint les mains, une lueur inspirée passait dans son regard :

— Je vois... des rayons se jouent dans l'église et jettent, sur l'autel, les rubis des vitraux. Les cierges allumés mettent leurs feux d'étoiles alentour du tabernacle... Une jeune femme est en robe blanche... Un fiancé prend place près d'elle... Je le reconnais : c'est vous, André. Vos cœurs s'unissent dans le murmure des prières, dans le parfum bleu de l'encens... Vous

comme des forcenés leurs beaux airs français : *ça ira* etc... en criant devant les maisons d'illuminer, de mettre des chandelles devant les fenêtres quoiqu'ils aient roulé et crié tout le reste de la nuit. (*)

Ceux qui ont planté ce mai, sont une quinzaine. Les Feune, père et fils, deux fils de Jacques Beuglet, habitant, des Helg, trois frères : Jits Brandebourg, Philippe, portier à la Porte au Loup, des Gobat dits puers ; le menuisier devant la ville, nommé Metilde, les fils de Léopold Saner, un nommé Guéric, Marcel Schaffter, Miserez orfèvre et les Piegai, encore quelques autres.

Ceux-là ont commencé par former un club, comme à Porrentruy, correspondant l'un avec l'autre, ainsi qu'avec ceux de Belfort et de Strasbourg. Germain Bron, éperonneur, en a été le premier président. C'est lui qui avait déjà fait la proposition de supprimer le couvent des Capucins, avec un nommé Lagarde horloger et Macker le maître d'école qui est parti pour Paris ; ces trois seuls furent contre les Capucins. Beaucoup de bourgeois, ici, prennent la cocarde française aux trois couleurs, rouge, blanc et bleu, mais beaucoup ne l'ont pas encore. Les premiers de la ville l'ont prise, de crainte d'insulte et afin qu'on ne dise pas qu'ils sont des aristocrates.

Le jour de la Toussaint, après dîner, ils sont allés mettre un bonnet rouge sur les deux statues des deux premières fontaines en entrant à la ville par la Porte Monsieur et ils ont écrit sur la masse du sauvage en pierre qui orne cette fontaine : *Vivre libre ou mourir*. C'est la devise de ces ignobles Français. Ils l'ont presque tous au milieu de la cocarde, ou sur un ruban à la boutonnière de leur habit à la place où

(*) Ceux qui n'illuminaient pas étaient traités d'aristocrates.

échangez des bagues. Un prêtre, en chasuble d'or, s'approche... Vous êtes unis pour la vie... Oh ! vous la rendrez heureuse, n'est-ce pas, André ? Je la lègue à vous, le plus digne ; à vous, mon meilleur ami...

Sa voix venait soudainement de s'éteindre comme brisée. Le docteur Riancey prit la main du jeune malade ; il s'effrayait de cette exaltation.

— Vous avez la fièvre, Yvan. Votre main, après avoir été glacée, devient brûlante. Je vous le répète, ne nous attardons pas dans l'air du soir. Il sera plus de dix heures quand se terminera la procession aux flambeaux. N'attendons pas qu'elle défile devant cette terrasse. Rentrons.

Il murmura :

— Alba se trouve dans le défilé ; j'aimerais à la revoir.

Le docteur insista :

— Par ordre de la Faculté, vous ne devez pas, plus longtemps, affronter cet air de la nuit, qui se fait humide.

les chevaliers autrefois pendaient la croix de St Louis. Celui qui a écrit ceci est le fils de Joseph Koatchet, charron et le jeune Beuglet habitant et apprenti éperonneur du président Bron. Le dimanche après la plantation du mai, le général Falk conjointement avec tous les officiers, tous du 21^{me} régiment, les volontaires ont donné un bal à ceux qui avaient contribué à cette plantation. Ils ont dansé toute la nuit. Un de ces officiers, un patriote enragé, est monté sur une chaise et a commencé par débiter toutes sortes d'invectives contre les nobles. Quand il en a eu assez dit, on s'est empoigné tous par la main pour danser à la ronde. L'air *ça ira*. Après quoi, il a de rechef, commencé un autre discours contre les prêtres et les gens d'église, en avançant toutes sortes d'horreurs sur leur compte, mais personne n'a rien dit, on n'a pas tappé des mains comme au premier discours, mais on a quand même dansé la carmagnole. Un troisième discours a terminé cette comédie dégoûtante. Un discours roulait sur le Prince et les despotes. On n'entend plus d'autres chansons dans les rues et les cabarets que le *ça ira* et les autres semblables.

Le 19 novembre 1792, un lundi, on a encore planté un mai au milieu de la cour du château, entre la porte d'entrée et le jet d'eau. Il est d'une hauteur prodigieuse. On a abattu les armes du Prince qui étaient au haut du grillage de l'entrée de la cour du château. Le lendemain et les jours suivants on a oté toutes les armoiries quelconques qu'il y avait sur différentes maisons de la ville, entres autres celles du château à l'entrée de la porte du milieu et sur les balcons. Il a fallu deux jours à deux ouvriers pour les piquer.

C'était les armes du Prince Jean Conrad de Reinach qui avait bâti le château en 1718. Ces armoiries se trouvaient également sur la gran-

Et, sans résistance, Yvan se laissa conduire dans le salon... La comtesse de Ruloff s'y trouvait seule ; elle demeurait pensive sous la lueur d'une lampe. Elle regarda son fils, et, sans l'appel de toute sa volonté pour réprimer son émotion, des larmes brûlantes eussent coulé sur ses joues. Elle était mortellement inquiète de voir son Yvan si faible et si pâle. Les forces du malade ne revenaient pas ; au contraire, elles déclinaient chaque jour. Il s'affaiblissait à mesure que sa mère renaissait à la santé ; on eût dit que, par un échange, il avait pris, sur ses frères épaules, tout ce qui avait si lourdement pesé sur celles de sa mère.

— Ne l'es-tu pas trop longtemps exposé à l'air du soir ? interrogea-t-elle.

Il secoua la tête.

— Je ne crois pas ; le ciel était si beau ; et, sur la terre, la procession aux flambeaux formait comme une voie lactée de petites étoiles.

Il venait de se mettre au piano. Vraiment, une grande paix descendait en lui. Il n'éprouvait